

XIème Rendez-vous de l'Internationale des Forums VIIème Rencontre Internationale de l'Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien

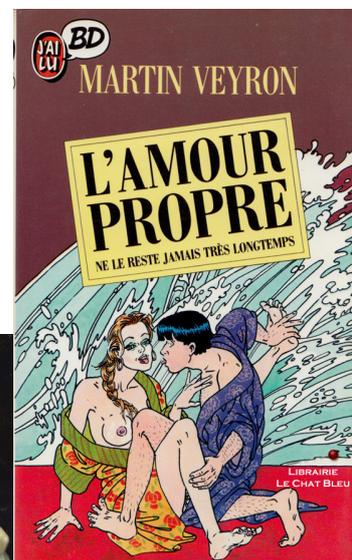
09-12 JULIO | 2020

Paseo La Plaza - CABA
Av. Corrientes 1660

Buenos Aires
Argentina

Corps adoré Marc Strauss

Prélude RV International Buenos Aires



Hasard des circonstances, l'amicale sollicitation d'Agnès Metton à fournir ce Prélude a coïncidé avec ma lecture de la page 66 de l'édition française du séminaire *Le sinthome*, la quatrième leçon, du 20 janvier 1976. Lacan plus apodictique que jamais y avance comme une caractéristique de l'espèce le fait que le parlêtre adore son corps.

Une formulation on ne peut plus simple, néanmoins dérangeante. Est-ce si évident ? Lorsque nous interrogeons un moteur de recherche célèbre, nous croulons sous l'annonce de sites qui déclinent 5, 10 voire 15 conseils pour arriver à aimer son corps, l'assumer, se réconcilier avec lui, et les autres proposent des régimes aminçissants. Ne parlons pas du succès planétaire des chirurgies esthétiques et rectificatrices, évoquons simplement les hontes et les peurs que nos corps déchainent. Alors...?

Il est vrai qu'adorer n'est pas aimer et que ne pas aimer son corps ne signifie pas ne pas lui vouer un culte, au contraire peut-être.

Cette adoration est le fait pour Lacan du mensonge produit par la mentalité, contrainte d'imaginer des « faux faits » pour préserver l'amour-propre qu'elle suppose.

Comme exemple majeur de « faux fait » majeur n'avons-nous pas la castration ? Freud a plus qu'insisté sur l'importance dans la constitution et le développement du petit d'homme de ce délire qui donne sens à l'absence comme à la jouissance séparée.

Martin Veyron nous a illustré le fait que l'amour propre ne le restait jamais très longtemps, et il en va hélas de même pour la simplicité chez Lacan.

Dans la suite de son propos, qui donc devient extrêmement dense et appelle nombre de commentaires, il situe l'amour-propre au principe de l'imagination, reformulant le roman familial du névrosé de Freud où c'est bien d'une blessure d'amour-propre qu'elle prend son essor, prête à tout pour sauver le père dans sa fonction d'assurer la certitude de sa place dans l'Autre. C'est le corps considéré du point de vue de cet Autre qui permet au sujet de se représenter mentalement comme unité, d'où toute *hystoire* prend sens.

Lacan ajoute que si le parlêtre adore son corps c'est parce que sa mentalité lui fait croire qu'il l'a, mentalement et contre toute évidence concrète. Il le souligne, le corps ne s'évapore pas et reste par là antipathique à la mentalité.

Ce reste concret du corps est du coup transféré à un autre corps supposé vraiment un, dispensé de sa pénible mentalité. Cet autre corps devient alors l'objet de l'adoration, détour obligé pour qu'elle lui revienne sur son corps propre.

Plutôt que Narcisse prisonnier de son image et dont les Anciens débattaient pour savoir s'il s'était ou non reconnu, nous apparaît là Pygmalion dont l'amour a donné vie, non sans la contribution d'Aphrodite, au corps de pierre de Galatée. Les interprétations répertoriées de ce mythe nous mèneraient ici trop loin et nous n'oserons pas voir dans le tableau de 1819 de Girodet, avec son bouquet en bonne place, la forme épique d'un certain schéma repris de Bouasse ; rappelons simplement que ce Chypriote s'était fabriqué la femme de ses rêves après avoir fui son île, horrifié qu'il était par l'impudeur de ses habitantes, les Propétides, qui avaient la sale réputation d'être des prostituées et des sorcières, voire les deux en une, autrement dit d'avoir une mentalité...

À suivre Lacan dans cette page du Sinthome, nous sommes tous des Prométhée : par notre adoration, nous-nous voyons donner vie à l'objet en le reconnaissant dans un autre corps. Il apparaît là un singulier parallèle entre l'objet *a* qu'est une femme pour un homme et les enfants pour elle : toujours donner vie, même si par une logique fort différente.

En effet, s'il semble bien que les mères adorent les corps de leurs enfants, pour le plus grand malheur de ces derniers parfois, c'est une forme d'adoration différente de celle du corps que Lacan distingue chez femmes, dans ses propos pour un congrès sur la sexualité féminine. Il y décrit de l'infidélité féminine où derrière l'homme dont elle « chérit les attributs » reste voilé « un amant châtré ou un homme mort (voire les deux en un)...pour y appeler son adoration ». Incube idéal peut être, mais qui pèse de tout son poids sur le corps de la belle endormie et lui procure un effet certain, qui a fait le sublime cauchemar d'un Füssli.

En clair, si la psychanalyse constate que les unités corporelles s'ordonnent à partir des discours, elle traite toujours du corps à partir d'un autre corps, faisant du corps un corps lié, symptôme d'un autre corps.

Il peut bien s'agir d'une voie égarée voire trompeuse, elle reste la seule praticable pour un parlêtre que sa mentalité empêche de se réduire à la complète abstraction de sa consistance imaginaire.

D'où une série de questions :

- Qu'en est-il de l'adoration de son corps pour celui dont le corps de l'autre ne recèle nulle agalma puisqu'il a son objet dans sa poche, le psychotique ?
- Si le parlêtre adore son corps, est-ce toujours au titre de faire l'homme, même pour les femmes ?
- Que devient dans une analyse, avec la réduction du sens sexuel dont le fantasme se faisait le support, cette adoration ? Y trouverait-elle une alternative ?
- Dans notre époque dite de « culte du corps », de Pygmalion à la pornographie virtuelle en *free access*, le lien au corps de l'autre et par là à son propre corps se trouve-t-il affecté et comment ?